



Narciso Yepes

(14 novembre 1927 Lorca (Murcie), 3 mai 1997 Murcie)

Par Arnaud DUMOND

Depuis des années, nous cherchions à avoir une interview mais Narciso était déjà trop malade. Nous ne pouvons donc que rendre hommage à ce très grand guitariste espagnol, maintenant qu'il est parti... avec un immense respect et une très grande reconnaissance pour l'œuvre accomplie. C'est à Arnaud Dumond et Francisco Herrera que nous avons donné la parole pour évoquer ce grand homme.

Mort d'un lutteur

On pouvait parfois confondre sa droiture avec de la raideur. Narciso Yepes aurait pu se contenter largement du succès planétaire que lui valut le concerto d'Aranjuez qu'il fut le premier à promener dans le monde entier durant des décennies, et plus encore l'exhumation de la mélodie des *Jeux interdits*. Si l'on y songe, Yepes donnait là à la guitare sa *Lettre à Élise*, son *Rêve d'amour*, sa *Marche turque*, tous ces stéréotypes bien utiles pour pénétrer un instrument, à condition d'en sortir. Rien qu'à ce titre quels sont ceux qui ne lui doivent rien?... Mais non : celui à qui Igor Markévitch reconnaissait la plus forte mémoire rencontrée chez un musicien, stimulée par une vue très amoindrie, créa toute sa vie des dizaines d'autres concerti, qui seraient restés notes mortes sans lui. Et chaque année, ses récitals comptaient des œuvres nouvelles, tant anciennes que contemporaines, ignorées même des jeunes générations qui venaient l'écouter par milliers dans toutes les capitales. Ces années-là, il était le seul à offrir une alternative publique au solaire Segovia, dont il se démarquait par une séduction bien plus austère et par une curiosité musicale tous azimuts.

Même s'il su tirer profit de conseils glanés ici et là chez Estanislao Marco (élève de Tárre-

ga), Asencio, Pujol, Segovia, Enesco ou Gieseking, il ne se réclamait d'aucune école particulière, sinon celle d'un professeur de piano voisin de son village, chez qui encore enfant il se rendait à dos d'âne, afin de tester son travail solitaire.

Mélange de passion froide, d'introversité et de clarté, il avait son style, donc ses détracteurs. On méconnaît pourtant tout ce que cet homme, de nature aussi discrète que fière, a pu réaliser dans nombre de domaines, en plus d'une activité débordante de concertiste : enseignement, éditions, transcriptions, réflexions pédagogiques et musicales approfondies (son essai intitulé « Être instrumentiste » par exemple), attirait vers la nouvelle lutherie via la guitare à dix cordes (reprise du « décacorde » du XIX^e siècle), et ces nombreuses créations d'œuvres nouvelles ou anciennes qui, je le répète, n'ajoutaient rien à sa gloire : simplement elles nourrissaient sa morale de découvreur et de transmetteur, et lui valaient l'estime des connaisseurs, aujourd'hui où tant de célébrités se contentent de voler au secours de la victoire acquise par des œuvres qui n'ont plus besoin d'eux.

Ces dernières années, on devinait le père comblé par l'activité de ses enfants, Ignacio, le chef d'orchestre, et Ana, parisienne, danseuse et chorégraphe de re-

nom dans le milieu baroque. Mais on le savait aussi crucifié par des deuils, et par la maladie en forme de crabe. Ces épreuves rehaussaient d'autant le courage d'un homme dont la tenue était une vertu silencieuse et native. Qu'on me permette cette évocation personnelle puisque, grâce à Alberto Ponce qui l'invita à ses premiers stages d'été autour de 1970, j'eus le privilège de l'approcher et de le revoir par épisodes ; et d'être témoin de cette pudeur morale bien à lui qui laissait pourtant échapper des générosités concrètes non ostentatoires, en faveur d'étudiants démunis. J'avais également été conquis par sa tournure d'esprit qui faisait que tout problème technique le passionnait. Loin de nous décourager, ce joueur d'échecs était convaincu que toute difficulté finit par trouver solution. En cela, il était aussi un exemple : nul don venu du ciel, auquel pourtant il croyait, sinon une opiniâtreté de paysan qui ne doit rien qu'au travail, non sans malice. Un caractère d'autodidacte à qui l'on doit d'ailleurs nombre « d'inventions » : gammes « à trois doigts », glissando sur trémolo à un doigt, usage du pouce de la main gauche, vibrato à plusieurs doigts, usage « révolutionnaire »

Une discographie très complète est disponible dans *The Orpheus Data-base of Guitar Records* compilée par Jacques Chainé aux éditions Orphée, USA.



Photo : Jacques Dandoy

du pouce droit par rapport à l'orthodoxie, permutation de doigts sur la même note, etc. À cet égard, la « doigtation » qu'il fit du *Tiento* de Maurice Ohana, si tôt et si à propos, reste un chef-d'œuvre d'imagination appliquée.

À l'heure où tout circule si vite que l'interception au vol (dans les deux sens du terme) devient une activité en soi (cf. « Internouille »), il me semble que la guitare doit dire ce qu'elle doit, et à qui. Ce son net, cette volonté inflexible qu'en travailleur infatigable il mettait à tout réaliser, ce visage nu où tanguait un regard d'enfant toujours en recherche, étaient ceux d'un homme qui ne transigeait ni avec lui-même, ni avec son art. C'est pourquoi devant cette vie qui fut avant tout celle d'un lutteur, on se prend à murmurer aujourd'hui, la gorge serrée : Mort, quelle est ta victoire ?

Arnaud DUMOND

Un long chemin

Vers l'âge de 4 ans, son père met dans ses mains une petite guitare. Lorsqu'il s'aperçoit du talent naturel de son fils pour cet instrument, il lui achète un bon instrument et lui fait prendre des leçons. Vers l'âge de 7 ans, il décide de l'inscrire à l'Académie de Musique de Murcie, pour qu'il y apprenne le sol-